

De l'individualisme à la solidarité sociale : la philosophie de la guerre dans les textes beauvoiriens

Anna LEDWINA
Université d'Opole (Pologne)
aledwina@wp.pl

Recibido: 18/01/2016

Aceptado: 31/03/2016

Résumé

Le cauchemar de la Seconde Guerre mondiale touchant directement et quotidiennement Simone de Beauvoir à travers la souffrance commune, les menaces différentes, la mort omniprésente et les destructions, ainsi que la séparation avec un homme aimé donnent à constater l'impuissance de l'être humain, en particulier de l'intellectuel face à la violence extrême.

Dans ce contexte, la femme de lettres prend conscience de la nécessité d'agir au nom de la vie et du bien commun. Ainsi vit-elle l'évolution d'une existentialiste subtile et indépendante, concentrée sur le développement et le bonheur personnels, en une écrivaine authentiquement intéressée par un autre homme et ses besoins élémentaires. Le drame de la guerre permet à Simone de Beauvoir d'analyser plus profondément la misère de l'existence humaine et d'aborder des sujets non explorés.

Mots clés : Simone de Beauvoir, guerre, vie quotidienne, horreur, responsabilité, solidarité, autre.

Del individualismo a la solidaridad social: la filosofía de la guerra en la obra de Simone de Beauvoir

Resumen

La pesadilla de la Segunda Guerra Mundial que afecta directamente y cada día a Simone de Beauvoir a través del sufrimiento, varios tipos de peligros, la muerte omnipresente y las destrucciones, así como la separación del querido, la conducen a constatar de la impotencia del hombre, sobre todo de un intelectualista, respecto a una extrema violencia.

En este contexto nace y madura en la escritora la idea y necesidad de actuar a favor de la vida amenazada y del bien común. Se observa una particular evolución de la frágil existencia, una mujer independiente, enfocada en su desarrollo y la felicidad personal, que se convierte en una autora sinceramente interesada en el Otro, concretamente en el perjudicado y sus necesidades elementales.

El drama de la guerra le permite a Beauvoir mirar la miseria de la existencia humana desde una perspectiva más amplia y abordar los ámbitos aún desconocidos.

Palabras clave: Simone de Beauvoir, guerra, vida cotidiana, horror, responsabilidad, solidaridad, otro.

From individualism to social solidarity – the philosophy of war in the works of Simone de Beauvoir

Abstract

The horrors and suffering of World War II directly affected Simone de Beauvoir. Exposed to destruction and pervasive death, and haunted by the separation from her beloved, she is bound to conclude that an individual—especially an intellectual—is powerless when confronted with extreme violence. In this context, the writer becomes increasingly aware that action must be taken to defend both the common good and those whose lives are under threat. The restrained existentialist—an independent woman focused on her personal development and happiness—thus undergoes a kind of evolution, and becomes an author sincerely concerned with other people and their basic needs—especially with those suffering harm or afflicted by violence. The drama of war enables Beauvoir to adopt a broader view of the misery of human existence and to deal with subjects hitherto unbeknownst to her.

Key words: Simone de Beauvoir, war, everyday life, horror, responsibility, solidarity, other.

Referencia normalizada

Ledwina, A. (2016). « De l'individualisme à la solidarité sociale : la philosophie de la guerre dans les textes beauvoiriens ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, Vol. 31, Núm. 1: 165-178. http://dx.doi.org/10.5209/rev_THEL.2016.v31.n1.51677

L'immense majorité des textes de Simone de Beauvoir témoigne d'une ferveur qui a peu d'équivalent au sein de la littérature française. Ses écrits personnels rencontrent un écho démultiplié dans sa production romanesque mais aussi dans ses prises de position intellectuelles et politiques. Il vaut la peine de se demander si l'icône du féminisme contemporain qui a contribué aux grands mouvements de pensée européens, profondément concentrée sur la recherche de la vérité et sur son activité professionnelle, serait apte à décrire la souffrance et le désespoir de l'être humain. Dans notre étude, nous souhaitons nous confronter directement à la pratique scripturale beauvoirienne afin de souligner l'une de ses particularités, à savoir la manière de saisir la réalité face à la Seconde Guerre mondiale.

Il nous faudra parcourir le chemin beauvoirien de l'individualisme à la solidarité sociale afin d'analyser l'évolution de la femme de lettres, qui la conduisit à vivre le tragique comme une expérience collective. L'approche réflexive que nous proposons emprunte à la sociologie, à la philosophie et à l'anthropologie. Cette perspective, qui rend manifeste l'écart entre l'égoïsme de Beauvoir et son engagement, montrera que dans son œuvre, hantée par les notions de liberté et de mort, dominée par les questions de l'indépendance et de la relation à l'autre (*cf.* Galster, 2007), la fine observatrice et chroniqueuse, à plusieurs reprises, s'interroge sur la guerre et sur ses avatars, l'histoire y signifiant le rapport d'un sujet avec un moment donné et les faits qu'il contient.

Il serait donc pertinent de prouver que la force de l'écriture documentaire beauvoirienne réside dans la façon de présenter la guerre et ses anxiétés qui ont

conféré une importance considérable aux problèmes de son temps. Afin d'atteindre notre objectif, nous chercherons à mettre en relief le passage de la guerre (individuelle) au « quotidien » à la guerre collective, à l'exemple de la production choisie, véhiculée par les genres différents (roman, journal, autobiographie, correspondance) dans lesquels le talent de l'auteure du *Deuxième Sexe* s'est exercé.

Dans les années trente, Beauvoir se tient à l'écart de la politique et semble indifférente à la gravité des événements de cette période, y compris la montée des partis fascistes ou du nazisme. Son attention est portée sur les descriptions exhaustives des panoramas ou bien sur les minutieux récits de voyages, comme l'exprime, entre autres, le fragment relatant son séjour en Italie en 1933 où l'auteure dit avoir eu un premier contact avec le danger lié à la guerre et avec le pessimisme général des individus :

Cette année-là Mussolini avait organisé à Rome une « exposition fasciste » et pour y attirer les touristes étrangers, les chemins de fer italiens leur consentaient une réduction de 70 %. Nous en profitâmes sans scrupule [...]. Nous visitâmes les plus belles villes de l'Italie Centrale, nous passâmes deux semaines à Florence. [...] C'est aussi à Venise, près du pont du Rialto, que pour la première fois nous avons aperçu des S.S. en chemises brunes, ils étaient d'une toute autre espèce que les petits fascistes noirs, très grands, les yeux vides, ils marchaient d'un pas raide. Trois mille chemises brunes paradant à Nuremberg : c'était effrayant à imaginer (Beauvoir, 1960 : 178).

Le désir beauvoirien reste de revivre le réel, en donnant un sens à tous les instants de sa vie, et d'être parfaitement sincère à l'égard de son lecteur.

Aussi *L'Invitée*, roman sur les possibilités de la réciprocité et sur l'affrontement des consciences dont chacune poursuit la mort de l'autre, ne touche-t-il ni des problèmes sociaux, ni idéologiques, ni religieux. La preuve en est le témoignage de Beauvoir, fourni par son autobiographie dans laquelle elle dévoile son ignorance vis-à-vis du peuple juif :

Olga [Kosakiewicz] me demanda un jour ce que ça signifiait au juste d'être juif. Je répondis avec autorité : « Rien. Les juifs, ça n'existe pas : il n'y a que des hommes ». Elle me raconte beaucoup plus tard quel beau succès elle s'était taillée en entrant dans la chambre du violoniste, et en déclarant : « Mes amis, vous n'existez pas ! » (Beauvoir, 1960 : 191).

Une telle constatation traduit l'inexistence de l'autre dans le discours beauvoirien de cette période. La Seconde Guerre apparaît dans les conversations de Pierre et Françoise qui illustrent le thème de l'anéantissement d'un être sous la pression d'autrui. Le personnage masculin en parlant de l'engagement de l'intellectuel dans son pays, avoue qu'il se désintéresse de cette question. La perspective de partir pour l'Amérique n'a pas de sens pour Pierre d'après qui « [p]our désirer laisser des traces dans le monde, il faut en être solitaire » (Beauvoir, 1943 : 288). Dans l'optique de l'auteure, la véritable création, focalisée sur les valeurs de transcendance, ne peut naître ni se développer que loin des foules.

L'écriture de Beauvoir, marquée par sa soif d'autonomie et un certain détachement par rapport à toute situation réelle, ne se met à changer que pendant

l'Occupation, quand la philosophe est séparée de ses proches et sent sa dépendance vis-à-vis de la réalité :

Je l'ai dit : entre 1929 et 1939, toute la gauche française souffrait de cécité politique [...], le Front Populaire a compté pour nous : c'est qu'il était porteur d'espoirs et non de menaces. La guerre d'Espagne m'a émue, mais je ne pensais pas qu'elle me concernât directement. J'ai usé de ma liberté pour méconnaître la vérité du moment que je vivais. La vérité m'a sauté au visage en 1939 : j'ai su que je subissais mais j'ai cessé de consentir à ce qui m'était imposé : la guerre m'a déchirée, elle m'a séparée de Sartre, coupée de ma sœur [...]. Chaque jour, à chaque heure, je mesurais combien je dépendais des événements (Beauvoir, 1963 : 374-375).

En 1939 tout change, la guerre entraîne une modification dans son rapport au monde qui se donne à lire dans son obscurité. Citant l'écrivaine, on a l'impression que son existence bascule :

L'Histoire m'a saisie pour ne plus me lâcher. [...] Il n'est pas possible d'assigner un jour, une semaine, ni même un mois à la conversion qui s'opéra alors en moi. Mais il est certain que le printemps 1939 marque dans ma vie une coupure. Je renonçai à mon individualisme, à mon anti-humanisme. J'ai appris la solidarité (Beauvoir, 1960 : 410).

Or, c'est un changement radical, voire essentiel, dans la perception beauvoirienne du monde et des autres. À partir des années quarante, ses ouvrages se distinguent par l'impératif d'agir *hic et nunc*.

Cependant, à la déclaration de guerre, Beauvoir reste déconcentrée, l'invasion de l'armée allemande la rendant « désœuvrée, incertaine, hébétée » (Beauvoir, 1963 : 12). Le 2 septembre 1939, Jean-Paul Sartre part au front de l'Est, comme soldat au poste de sondage, et l'écrivaine connaît alors l'inquiétude. La mobilisation de son compagnon l'angoisse : « J'ai peur : tout est empoisonné, horrible » (Beauvoir, 1960 : 401). Elle la pousse également à agir, à changer les mentalités et son style d'écriture. Après que la guerre ait éclaté, la vie, « un tendre halo inachevé autour de nous » (Beauvoir, 1990a : 195), cède la place à « des êtres faits avec des arêtes dures » (*Ibid.*). L'enrôlé Sartre parti, Beauvoir analyse ses sentiments ainsi que les circonstances, peu confortables, dans lesquelles elle se trouve : « À présent, le vrai ce sont ces moments hors ma vie où je ne suis plus exactement personne, mais une souffrance toute prête, au matin d'une nuit tragique, [...] [je me sens] comme une noyée » (Beauvoir, 1990a : 45).

Perdue, annihilée, elle trouve une consolation dans l'activité intellectuelle qui lui donne du courage. Les heures dédiées au travail apportent le soulagement. La partenaire de Sartre écrit à ce dernier des centaines de lettres, en espérant qu'il est toujours vivant : « Je suis un peu bien découragée – voici la fin du mois qui approche et il n'y a aucun signe de vous. [...] Comme j'ai envie de vous voir [...] et toujours dans une atmosphère de cauchemar [...] » (Beauvoir, 1990a : 324). Ce « cauchemar de l'absence », à savoir la séparation avec un compagnon se traduit par le bouleversement qui brise le bonheur vécu avec ses proches. L'anxiété de Beauvoir est si forte qu'elle commence à tenir un journal de guerre, écrit du 1^{er} septembre 1939 au 18 juillet 1940, où la narratrice raconte les premiers mois de la

Drôle de guerre. Parfois le présent poignant y laisse la place au récit rétrospectif, comme le montre le fragment suivant se rapportant à l'exode beauvoirien de Paris : « Le lendemain, le mardi 11 juin, je me suis réveillée à 8 h. – tout de suite j'ai sauté du lit, une tristesse infernale m'avait prise à la gorge » (Beauvoir, 1990b, t. 1 : 305). La diariste sélectionne les épisodes importants, en dévoilant ses émotions par rapport à la défaite. Ainsi l'individualisme qui nourrit sa production romanesque trouve-t-il son expression également dans ses lettres et dans son journal.

Malgré le sérieux de la situation, Beauvoir « accorde à la guerre, qui la prive de [Sartre], des pensées rancunières, pas un vrai regard. [...] mobilisée par l'administration de la petite troupe qui gravite autour d'eux, amis, amants, amoureuses, maîtresses de l'un, de l'autre, ou des deux » (Ozouf, 1990 : 70 ; Gilbert, 1991). À cette époque-là, l'écrivaine s'amuse de cette vie ordinaire, contingente, et passe son temps dans des cafés, des brasseries, des restaurants et des salles de spectacle qu'elle fréquente souvent : Le Mathieu, Le Dôme, Le Flore, La Coupole, Le Versailles, La Closerie des Lilas, Le St Michel, Le Jockey. Elle prend plaisir à se promener, à écouter de la musique, à lire. Dévoreuse de vie, ayant l'intention de concilier passion et intellect, ce qui l'intéresse alors, c'est sa féminité et sa place dans l'univers : « en général ce que je demande à ma vie, à ma pensée, et comment je me situe dans le monde » (Beauvoir, 1990a : 126), note-t-elle dans *Journal de guerre*.

La guerre, entendue comme une crise collective, se révèle être un facteur permettant d'écrire sur soi. L'essentiel consiste à garder trace des événements et à se libérer des pensées pessimistes : « Ça serait le moment d'écrire de vrais mémoires, ou de refaire de la philo avec Hegel qui m'avait tant apporté. Mais qu'il faudrait de courage ! Il m'en vient en cet instant, par réaction contre la mélancolie poisseuse de ces derniers jours » (Beauvoir, 1990a : 360).

L'écriture s'impose donc comme une obligation, d'autant plus que les premières années de guerre correspondent au début de la carrière littéraire de Beauvoir et à la publication de son premier roman. La tenue du journal permet de lutter contre des moments de doute, d'enregistrer les changements d'humeur et de moral en ces temps incertains. Voici un moment crucial, la guerre envahit la femme qui était obsédée par la quête du bonheur personnel, et maintenant se voit immergée dans une histoire générale. Bien que l'actualité soit opaque, il y a de brefs moments de joie. Expliquant cet état de choses, l'auteure remarque :

je reprends le sentier, je longe la baie des Trépassés où je me baigne à nouveau [...]. C'est aussi beau que tout ce qu'on m'en avait dit, un des spectacles les plus grands que j'ai vus au monde. Au bout de la pointe, au soleil, je lis *La Comédie de Charlevoix* de Drieu La Rochelle, j'arrive un peu à me représenter cette guerre. Pourtant [...] ma vie a été comblée ; je sens une joie immense dans le présent, quel que soit mon avenir (Beauvoir, 1990a : 62).

Ainsi grâce à la lecture ou à des spectacles Beauvoir ressent-elle une satisfaction brève et momentanée, et ne pense pas trop à son avenir. La possibilité de « se représenter la guerre » lui permet de supporter une vérité brutale.

Le *Journal de guerre* ainsi que les *Lettres à Sartre*, en contribuant à créer un espace de communication intime, jouent un rôle remarquable pour comprendre sa relation aux autres personnes. Forcée de renoncer à son rêve de diriger seule sa vie, Beauvoir est dépendante des difficultés matérielles et attend le retour de son bien aimé. Les retrouvailles arrivées, fin mars 1941, « [o]n commence à parler sur la simultanéité, le temps, la conscience d'autrui et on s'échauffe » (Beauvoir, 1990a : 272), avoue-t-elle. La philosophe, qui pénètre la pensée de Georg Wilhelm Friedrich Hegel et Martin Heidegger, se passionne pour le rapport à l'autre, et déclare ouvertement : « Depuis la guerre [...] je suis moins dans ma vie et plus dans les choses, je pense » (Beauvoir, 1990b, t. 1 : 126). La femme, sûre jusqu'à la guerre que l'action suffisait à donner un sens à la vie, doit s'intéresser à la réalité pour affronter celle-ci. Au début de 1942, sous l'influence de Sartre, qui dans son camp de prisonnier a découvert la camaraderie, Beauvoir se détache de son solipsisme. Une telle attitude reflète l'évolution de l'auteure et de sa vision, à savoir le fait de prendre en considération autrui. Par-delà l'angoisse, le manque d'autrui, reste la solidarité. Cette transformation d'une aventure singulière en démarche existentielle s'effectue progressivement. Beauvoir rejette définitivement la philosophie hégélienne et opte pour la lutte avec ses concitoyens :

Je continuai à lire Hegel que je commençais à mieux comprendre, dans le détail, sa richesse m'éblouissait. [...] Maintenant, j'avais appris des philosophies qui collaient à l'existence, qui donnaient sa valeur à ma présence sur terre, et je ne pouvais m'y rallier sans réticence... [...]. Je savais à présent que, jusque dans la moelle de mes os, j'étais liée à mes contemporains ; je découvris l'envers de cette dépendance : ma responsabilité... Mon salut se confondait avec celui du pays entier (Beauvoir, 1960 : 538-539).

La connaissance d'autres penseurs lui donne l'occasion de devenir critique et de juger objectivement la réalité. De cette façon, le lien avec ses contemporains offre l'opportunité d'assumer sa part de responsabilité.

À partir de 1943, l'on observe la naissance d'une écriture engagée afin de transformer la société prise dans sa totalité. La femme de lettres partage l'opinion sartrienne selon laquelle l'homme est « en situation dans son époque » (Sartre, 1945 : 13), dans un pays donné, et il est obligé de l'accepter sans se cacher la vérité. Le discours beauvoirien s'inscrit dans l'idée se résumant dans la phrase suivante : « Tout en pensant que la littérature doit être engagée, je ne pense pas qu'elle doive être militante, parce qu'on arrive au réalisme socialiste, à des héros positifs, à des mensonges. J'ai toujours essayé dans mes livres de me tenir près de la vie réelle » (Beauvoir, 1963 : 498). En déterminant la mission de la littérature, l'écrivaine explique ainsi sa position, son attachement aux choses réelles.

Cet engagement deviendra essentiel car Beauvoir a conçu que le but de la révolte serait, *a priori*, de toucher tous et avoir un aspect politique (Moi, 1995 ; Sallénave, 2008). Elle intervient donc à la Radio Paris, travaille à l'élaboration de la revue *Les*

Temps modernes. Bref, l'auteure s'engage, au nom des idéaux pacifistes, dans les luttes pour les droits humains¹, ce qui jalonne son existence. L'exemple pertinent de ce comportement paraît sa création littéraire qui se réfère aux situations concrètes et aux expériences affectives qui correspondent mieux à la réalité. Ce qui prime, c'est le fait de se sentir présent, la nature humaine résultant de l'action. Car « [c]ontre les mensonges du communisme et de l'anticommunisme, contre l'absence de liberté qui sévit presque partout en France, il faut que ceux qui en ont la possibilité et le désir essaient de faire quelque chose » (Beauvoir, 1997 : 68-69).

La confirmation de cette thèse constitue le roman *Le Sang des autres* qui se concentre sur l'idée de l'engagement par excellence. Le héros Jean Blomart se voit contraint de décider si le groupe de résistants, dirigé par lui, doit à tout prix ou non continuer ses sabotages. Il sait que tous ses choix provoqueront la souffrance de son entourage : « Naguère, il rêvait lui aussi de garantir ses actes par des belles raisons sonnantes : mais ça aurait été trop facile. Il devait agir sans garantie. Compter les vies humaines, comparer le poids d'une goutte de sang, c'était une entreprise impossible ; mais [...] le sang des autres, on ne paierait jamais trop cher ... » (Beauvoir, 1945 : 232). Or, personnage militant, Beauvoir y prône la morale fondée sur l'idée que l'homme ne se définit que par ses décisions et son combat, en soulignant la vision phénoménologique du monde.

L'occupation allemande fait à chaque personnage adopter une attitude, en impliquant des choix individuels : être résistant ou collaborateur. La mise en relief de la liberté des actes sert à décrire la vie humaine dans cette période difficile, exigeant un courage et une détermination extrêmes. À travers le personnage de Jean la romancière projette ses préoccupations. La difficile relation liant cet homme à Hélène, qui suit son exemple, permet à Beauvoir de montrer aussi bien la grandeur que les impasses de l'engagement. L'écrivaine rattache ce « roman à thèse » à « la période morale » (Beauvoir, 1960 : 708) de sa carrière littéraire en se faisant des reproches : « J'avais installé en moi un vampire pathétique et prêcheur ; je partais d'une expérience authentique et je rabâchais des lieux communs » (Beauvoir, 1960 : 623). Inspiré par la Résistance, le texte véhicule le problème du rapport à l'autre, abordé par le biais d'une temporalité double pour créer un suspens autour de la question de la démarche de Blomart concernant l'organisation des attentats. Afin de radicaliser ses opinions, Beauvoir présente les plus extrêmes actes de résistance. Le roman se focalise sur la période de l'Occupation et les événements qui l'accompagnent : rafle des enfants juifs, exode, peur des résistants (Deguy, 2008 :

¹ Il suffit de mentionner ici sa lutte pour l'indépendance des colonies françaises et celle de l'Algérie, sa participation au tribunal Russel contre la guerre du Vietnam, son soutien aux mouvements étudiants de Mai 1968 puis au Mouvement de Libération des Femmes, et à la « Gauche prolétarienne ». L'écrivaine fonde avec Jean-Paul Sartre, en 1969, le journal *Libération*, participe à toutes les actions féministes qui brisent les tabous et changent la société.

32-33). L'auteure y souligne le retentissement qu'a eu sur elle la guerre qui incarne la mort, la fatalité et la pourriture :

[...] la vie se fait trop visible, trop bruyante, elle peine, elle va s'éteindre. [...] J'existe, et elle, libre, solitaire, éternelle, la voilà asservie à mon existence, ne pouvant pas éviter le fait brutal de mon existence, rivée à la suite mécanique de ses moments ; et au bout de la chaîne fatale, atteinte au cœur d'elle-même par l'acier aveugle, la dure présence de métal, ma présence, sa mort. [...] à travers d'autres mots et les images passées, le scandale originel déroule son histoire. Il a pris la figure particulière d'une histoire, comme si autre chose avait été possible, comme si dès ma naissance tout n'avait pas été donné : l'absolue pourriture cachée au sein de tout destin humain (Beauvoir, 1945 : 10).

Une telle révélation montre l'opposition entre l'existence individuelle et collective, leur dépendance mutuelle qui se rapporte au « scandale originel » de l'humanité.

Le Sang des autres montre également le personnage féminin engagé, Hélène, qui, restant fidèle à ses convictions, finit par mourir dans une opération, mais sauve son amie juive Yvonne. La tragédie de cette militante politique reflète bien les horreurs de la guerre au cours de laquelle l'on observait des persécutions nazies et des scènes de terreur. Ayant appris la nouvelle des rafles à Paris, Hélène, occupée par son manucure, affirme sa liberté : « [...] elle avait beau courir, le regard d'Yvonne restait posé sur elle et sa gorge était serrée de honte. Je n'y croyais pas, je n'y pensais pas, je dormais ; et la nuit, elle se retournait dans son lit sans pouvoir dormir, elle attendait. Je vernissais mes ongles, et pendant ce temps-là, ils embarquaient des juifs ! » (Beauvoir, 1945 : 293). La franchise de la protagoniste a pour effet de dénoncer sa non-réaction. La culpabilité fait comprendre au personnage le fait d'exister pour autrui.

Étant donné son manque d'intérêt par rapport à l'injustice et à l'intolérance, Beauvoir éprouve des remords : « Dans les années 30, tout en nous indignant contre l'injustice du monde, il nous arrivait, surtout en voyage où le pittoresque nous égarait, de la prendre pour une donnée naturelle. [...] Par l'étourderie et la mauvaise foi, nous nous défendions contre les réalités qui auraient risqué d'empoisonner nos vacances » (Beauvoir, 1960 : 346-347). Ces développements nous enseignent que le concept de situation est central dans la philosophie existentialiste dont Beauvoir se réclame et il reste étroitement associé à celui de liberté absolue.

Bien qu'elle fût attaquée à cause de son attitude², la philosophe s'en défendait ardemment : « Tout le monde l'a éprouvé, on peut se divertir avec le cœur en deuil.

² Peu avant la Seconde Guerre mondiale, Beauvoir enseigne au lycée Molière à Paris. Elle en est renvoyée à la suite de sa liaison avec Bianca Bienenfeld, l'une de ses élèves. Suspendue le 17 juin 1943 de l'Éducation nationale à la suite d'une plainte, déposée en décembre 1941 par la mère de Nathalie Sorokine, elle sera réintégrée à la Libération par arrêté du 30 juillet 1945, mais n'enseignera plus. Elle travaille pour la radio nationale (« Radio Vichy ») où elle organise des émissions consacrées à la musique à travers les époques.

L'émotion la plus violente et la plus sincère ne dure pas ; quelquefois elle suscite des actes, elle engendre des manies, mais elle disparaît ; par contre, un souci, provisoirement écarté, ne cesse pas d'exister ; il est présent dans le soin même que je prends de l'éviter » (Beauvoir, 1963 : 588). La question de la responsabilité reprise par Beauvoir ouvre sur la capacité de trouver l'équilibre dans une situation difficile, d'éprouver de l'insouciance afin de surmonter la tristesse. Pour l'écrivaine, il était fondamental de ne plus rester aveugle, de ne plus tolérer des dictatures ni des régimes totalitaires.

Le Sang des autres met en relief la question de la peur dans laquelle plonge l'être humain, la coexistence avec les autres ainsi que celle de la mauvaise conscience : « Tu m'as donné le courage d'accepter à jamais le risque et l'angoisse [dit Blomart à Hélène], de supporter mes crimes et le remords qui me déchirera sans fin » (Beauvoir, 1945 : 307). Il s'agit ici du dilemme : refus d'agir ou obligation d'agir ? Ce roman n'est qu'une démonstration d'une attitude morale. Le personnage vit une métamorphose, il ressent la hantise du vide. Il s'avère donc qu'« [u]n livre est un objet collectif » (Beauvoir, 1963 : 59), conclut l'écrivaine. Celle-ci, par la figure de Marcel, traduit l'impasse d'un art refermé sur soi, elle refuse l'esthétisme et la gratuité. L'autre implique le problème du regard, en introduisant une profondeur inépuisable dans la perception de la réalité. Cette conception d'une œuvre d'art permet à l'écrivaine de renouer avec une forme d'ouverture.

L'année de la publication du roman, 1945, marque une rupture dans l'œuvre beauvoirienne où l'on observe un changement radical qui trouve son écho dans l'évolution de l'art romanesque. En outre, ce problème reflète le paradoxe d'une existence individuelle qui devient compréhensible pour les autres : existence « vécue par moi comme ma liberté et saisie comme objet par ceux qui m'entourent » (Beauvoir, 1963 : 59), précise Beauvoir. Une telle perspective est aussi adoptée par l'utilisation des pronoms personnels « je » et « il ». Le glissement de la première à la troisième personne (comme celui du présent vers le passé) exprime le sentiment du personnage d'être délivré de sa conscience personnelle pour une existence anonyme. Ce parti pris de distanciation accentue la revendication d'un regard lucide. De cette façon, la femme de lettres se rend compte de son historicité, définissant l'art comme une action ou bien comme une recherche de la vérité par une esthétique de la transparence : « L'écrivain doit se mettre en entier dans ses écrits avec ses options philosophiques, personnelles et affectives » (Beauvoir, cit. d'après Monteil, 2009 : 247). Elle entend son métier en tant que nécessité d'agir selon laquelle écrire devient un acte existentiel qui se passe du formalisme et de la littérature de propagande.

L'apparition démesurée, incontrôlée de la Seconde Guerre est présentée également dans *Tous les hommes sont mortels*, où l'auteure, imaginant le parcours d'un immortel à travers l'Histoire, parle de la réalité qui la dépassait, en faisant

naître le trouble, le malaise, l'angoisse, au sens kierkegaardien³. L'ouvrage, qui se réfère au problème de l'ouverture des camps de concentration nazis, sensibilise l'opinion publique à l'inéluctable. La vie humaine, privée de ses défis, sans action collective, devient insensée, ce que souligne le fragment suivant : « Il faut beaucoup de force, beaucoup d'orgueil ou beaucoup d'amour pour croire que les actes d'un homme ont de l'importance et que la vie l'emporte sur la mort » (Beauvoir, 1946 : 96). De cette façon, témoin et historiographe de l'existentialisme, Beauvoir dévoile les contradictions de la guerre et, en même temps, l'absurdité de la condition humaine. Le roman montre le choc provoqué par l'irruption de l'actualité dans la vie de la femme de lettres qui découvre « le diktat du temps et de l'Histoire, la finitude, l'insignifiance, voire la futilité des entreprises individuelles » (Rétif, 1998 : 154). Désormais, sa philosophie va de l'ontologie à la perspective socio-historique.

Aussi l'Histoire attire-t-elle l'attention de l'écrivaine dans *Les Mandarins*, vaste fresque de l'après-guerre, où il est question du lancement des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, du retour des survivants de l'Holocauste. Ce roman évoque les enjeux idéologiques et éthiques de l'intelligentsia parisienne qui avait du mal à affronter le changement des engagements entre l'époque d'avant-guerre et celle de la Résistance suivant une optique militante. Il raconte la désillusion collective des intellectuels français de l'après-guerre. Le symbole en est « le cristal noir » (Beauvoir, 1954, t. 1 : 11) qui correspondrait à un état d'hésitations entre l'ivresse de la Libération et l'inconnu d'une autonomie à venir. Le début du chapitre II montre les troubles d'Henri Perron : « quelle vérité est-ce que je souhaite exprimer ? Ma vérité : qu'est-ce que ça signifie au juste ? » (Beauvoir, 1954 : 121), songe le journaliste. *Les Mandarins* peuvent être considérés, à plusieurs égards, en tant qu'œuvre de synthèse parce que le récit dépeint ce que furent entre les années 1944 et 1947 la vie, les projets, les soucis des gens de Saint-Germain-des-Près, « l'Histoire [y restant] vraiment l'actant principal » – comme l'affirme Francine Dugast-Portes (1992 : 77). Dans cet ouvrage, Beauvoir cherche à répondre aux questions : quelle est l'option politique qui apportera un soutien ? Comment témoigner par la littérature ? Elle décrit le sacrifice tragique de l'individu à une

³ Rappelons que Søren Aabye Kierkegaard se sert de la notion d'angoisse, en tant que fil conducteur, dans le *Concept de l'angoisse* (1844), pour explorer de quelle manière la liberté s'atteste elle-même à l'existence singulière. De façon paradoxale, il s'avère que seul un être libre peut faire l'expérience de l'angoisse : expérience de la liberté comme fardeau et obstacle. L'angoisse est le « vertige du possible », on la ressent lorsque l'on est confronté à une infinité de possibilités et qu'il faut faire un choix. L'angoisse, contrairement à la peur, n'a donc pas d'objet déterminé. L'angoisse met en branle l'ensemble de l'existence. Celle-ci se caractérise par son aspect foncièrement contingent et imprévisible. C'est pourquoi l'homme doit se risquer à choisir et à agir sans pouvoir maîtriser totalement son avenir. Aucune doctrine, aucun système philosophique ou scientifique, aucune dogmatique religieuse ne peuvent rassurer l'être humain en ce qui concerne ses choix, il est obligé de les faire en âme et conscience en dernière instance.

cause politique, l'abdication de l'artiste. Il n'est donc pas étonnant que *Les Mandarins* constituent, en quelque sorte, le roman du deuil de « la grandeur des actions collectives et des engagements individuels qui fondaient le romantisme de l'action des grandes fresques passées et leurs illusions lyriques – l'exaltation de la liberté à reconstruire a un goût amer » (Baty-Delalande, 2012 : 161). Il y est question d'une tension entre une expérience vécue et la nostalgie de la liberté. Cette déception résulte, semble-t-il, aussi des inquiétudes ressenties et des craintes contemporaines telles que la guerre de Corée, l'augmentation de l'antagonisme entre l'Est et l'Ouest, l'obsession d'une catastrophe inévitable. Les premières pages offrent au lecteur une image de la célébration de l'an 1945, plein de promesses qui ne peuvent pas être tenues. « Assez fredonné la chanson des lendemains ; demain, c'était devenu aujourd'hui, ça ne chantait plus. Pour de vrai, Paris avait été détruit et tout le monde était mort à la guerre » (Beauvoir, 1954 : 267), relate Beauvoir. *Les Mandarins* expriment la mélancolie du présent loin de l'Histoire. Anne Dubreuilh se souvient de cette réalité terrible et morne : « Rien n'était conclu, le passé ne ressusciterait pas, l'avenir était incertain : mais le présent triomphait et il n'y avait qu'à se laisser porter par lui, la tête vide, la bouche sèche, le cœur battant » (Beauvoir, 1954 : 316). La romancière persuade de manière nette qu'en dépit de l'incertitude, il est souhaitable de l'accepter et de vivre dignement l'instant présent. L'actualité apparaît comme l'expérience d'une négativité. Bien que la responsabilité soit une valeur recommandée, elle ne triomphe pas. En témoigne la phrase se rapportant aux camps soviétiques : « Les vrais malheurs ce n'est pas à moi qu'ils étaient arrivés [affirme Anne], et pourtant ils avaient hanté ma vie » (Beauvoir, 1954 : 112). À travers ce roman Beauvoir esquisse le portrait des spectateurs, des « mandarins », assimilés à ceux de l'ancienne Chine, qui réfléchissent sur leur engagement, et, en même temps, « végè[ent] au hasard d'une histoire qui n'est plus la [leur] » (Beauvoir, 1954 : 77). Par rapport au désenchantement et l'amertume dominants, l'époque de l'héroïsme étant révolue, le message de l'écrivaine paraît clair : il faut être soi et continuer son existence avec les autres, d'autant plus que « l'Histoire entraîne les personnages à juger la tonalité de leur existence » (Dugast-Portes, 1992 : 68 ; cf. Suleiman, 2010 : 4-17).

La propre réaction beauvoirienne devant la guerre dévoile une vérité, à la fois consolante et troublante : l'homme est capable d'éprouver une félicité dans un climat d'un désastre. L'occupation allemande encourage les personnages à apprendre la solidarité. Henri, en tant qu'intellectuel, gauche non communiste, comprend que les Français se sont laissés prendre au vertige de la Libération. L'engagement, même s'il ne se révèle pas efficace, est perçu comme indispensable. Le protagoniste, déchiré entre l'écriture et l'action politique, tente de justifier sa responsabilité dans l'univers plein d'ambiguïtés. Par cette figure Beauvoir se demande si l'intention d'aider les gens n'est qu'« une rêverie humanitaire » (Beauvoir 1954 : 83).

De telles réflexions permettent à l'auteure de comprendre sa vocation ainsi que de se connaître mieux :

Jusqu'à la guerre, j'avais suivi ma pente ; j'apprenais le monde et me construisais un bonheur où la morale se confondait avec cette pratique : c'était un âge d'or [...]. À partir de 1939, tout changea : le monde devint un chaos, et je cessai de rien bâtir ; je n'eus d'autre recours que cette conjuration verbale : une morale abstraite : je cherchai des raisons, des formules, pour me justifier de subir ce qui m'était imposé. J'en trouvai auxquelles je crois encore : je découvris [...], mes responsabilités et la possibilité de consentir à la mort pour que la vie gardât un sens. Mais j'appris ces vérités en quelque sorte contre moi-même ; j'usai de mots pour m'exhorter à les accueillir ; je m'expliquais, je me persuadais, je me faisais la leçon (Beauvoir, 1960 : 561).

Là encore, l'antinomie primordiale saute aux yeux, la guerre constituant une charnière dans la mesure où elle marque la césure entre le passé et le présent, c'est-à-dire entre la période du bonheur, de l'ordre, du sens et celle du chaos, de la mort, de l'apprentissage de la vie en collectivité.

Le volume autobiographique *La Force de l'âge* est à cet égard exemplaire. Il évoque la transition de la jeune étudiante à la femme consciente de ses responsabilités : « Je demeurai insouciante de beaucoup de choses que les gens prennent au sérieux ; mais ma vie cessa d'être un jeu, je connus mes racines, je ne feignis plus d'échapper à ma situation : je tentai de l'assurer. Désormais, la réalité pesa son poids » (Beauvoir 1960 : 35). À travers cette phrase la philosophe nous fait croire que la liberté existentialiste engage le sujet tout entier.

La guerre a fortement ébranlé la vie et l'œuvre de Beauvoir, ses certitudes. La femme de lettres rend compte de ses propres révélations. Elle constate sa vulnérabilité devant la violence, la bêtise, l'atrocité. Dans ses mémoires *La Force des choses*, la narratrice offre aux lecteurs de longs extraits de son journal de guerre, associée à la malédiction :

Je poursuivis cette malédiction sur la mort où m'avait entraînée la guerre ; je m'interrogeai sur le temps ; il m'avait été brutalement révélé et je m'étais aperçue qu'il pouvait, autant que l'espace m'arracher à moi-même. Aux questions que je soulevais, je ne donnais pas de réponses. [...] les thèmes n'y sont pas des thèses mais des départs vers d'incertains vagabondages (Beauvoir 1963 : 75, 79).

Avec le temps écoulé, il apparaît que l'écriture beauvoirienne, sous l'influence des événements de la guerre, a évolué : elle ne donne plus de réponses toutes prêtes, mais propose une nouvelle façon d'appréhender la réalité.

Les horreurs de la guerre font à l'écrivaine changer d'optique. Ainsi sa création reflète-t-elle, de manière plus ou moins explicite, la transfiguration d'un certain égocentrisme féminin et l'intérêt pour les questions d'ordre métaphysique. Ces dernières démontrent l'évolution de la notion de liberté, étant à la fois le fondement et le projet de l'œuvre. Inspirée de Maurice Merleau-Ponty, Beauvoir ne donne plus à la liberté une valeur absolue mais une conversion à l'autre et à l'authenticité. D'une philosophie existentialiste et phénoménologique, méfiante envers les doctrines, elle passe à la philosophie qui permet de repenser la relation à autrui. Cela semble d'autant plus convaincant que « [l']existentialisme ne propose aucune évasion. C'est au contraire dans la vérité de la vie que sa morale s'éprouve et elle apparaît alors comme la seule proposition de salut qu'on puisse adresser aux hommes » (Beauvoir, 1947 : 67). Partant du singulier, la femme de lettres arrive au

général, sa réflexion sur la mort renvoie à l'autre : « Ce que je souhaitais le plus au monde, c'était de mourir avec ce que j'aimais ; [...] cadavre contre cadavre [...] », conclut la mémorialiste dans *La Force de l'âge* (Beauvoir, 1960 : 620).

Les références à la Seconde Guerre évoquent d'un côté la réalité concrète, exprimée en des termes tels que mort, trauma, fatalité, restrictions ; de l'autre, la sphère émotive, liée à souffrance, isolement, peur, tristesse, désespoir inscrits dans la condition humaine. Le discours sobre, pour mieux servir la pensée, qui se veut appel ou aveu, est un témoignage sur l'intersubjectivité qui constitue une image de l'époque. Porteuse de littérature, d'histoire, de politique, fidèle à « [s]on projet original : connaître et écrire » (Beauvoir, 1972 : 489), parce que « [p]ar la littérature, on justifie le monde en le créant à neuf, dans la pureté de l'imaginaire, et on sauve sa propre existence » (Beauvoir, 1960 : 83), Beauvoir incarne une voix inédite pour laquelle il s'agit toujours d'informer, de décrire et de dire le tout d'une expérience, plus que de séduire ou de suggérer. Attirant l'attention sur la fragilité de l'homme libre qui a à décider de lui-même, ses écrits s'articulent autour de la solidarité. Cette prose d'une lucidité implacable, sensible aux épreuves frappant autrui est l'expression d'un humanisme réel. Ainsi, « [l]e recours à une communication tend à dépasser le scandale [de la guerre] qui est par définition l'irréparable absolu du mal » (Beauvoir, 1963 : 682).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baty-Delalande, H., (2012) « Cristal noir. Fausses évidences des *Mandarins* », in E. Lecarme-Tabone et J.-L. Jeannelle (éd.), *Simone de Beauvoir*. Paris, Éditions de L'Herne, pp. 160-165.
- Beauvoir, S. de, (1943) *L'Invitée*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1945) *Le Sang des autres*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1946) *Tous les hommes sont mortels*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1947) *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1954) *Les Mandarins*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1960) *La Force de l'âge*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1963) *La Force des choses*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1972) *Tout compte fait*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1990a) *Journal de guerre : septembre 1939-janvier 1941*. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1990b) *Lettres à Sartre*, tome 1, 1930-1939 ; tome 2, 1940-1963, (éd.) S. Le Bon de Beauvoir. Paris, Gallimard.
- Beauvoir, S. de, (1997) *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique 1947-1964*. Beauvoir S. (éd.). Paris, Gallimard, coll. « NRF ».
- Deguy, J. & S. Le Bon de Beauvoir, (2008) *Simone De Beauvoir. Écrire la liberté*. Paris, Gallimard.

- Dugast-Portes, F., (1992) « Le récit dans *Les Mandarins*: les multiples et tournoyantes significations de ce monde » in *Roman 20/50, Revue d'étude du roman du XX^e siècle*. N° 13, juin 1992, pp. 65-83.
- Galster, I., (2007) *Beauvoir dans tous ses états*. Paris, Tallandier.
- Gilbert, J., (1991) *Une si douce Occupation, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre 1940-1944*. Paris, Albin Michel.
- Monteil, C., (2009) *Simone de Beauvoir. Modernité et engagement*. Paris, L'Harmattan.
- Moi, T., (1995) *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*. Paris, Diderot.
- Ozouf, M., (1990) « La plume de ma tante » in *Le Nouvel Observateur*. 22 février, pp. 69-71.
- Rétif, F., (1998) *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*. Paris, L'Harmattan.
- Sallenave, D., (2008) *Castor de guerre*. Paris, Gallimard.
- Sartre, J.-P., (1945) *Les Temps Modernes*. N°1, p. 13.
- Suleiman, S. R., (2010) « Memory troubles: remembering the occupation in Simone de Beauvoir's *Les Mandarins* » in *French Politics, Culture and Society*. Vol. 28, n° 2, pp. 4-17.